



HAL
open science

De la tyrannie de la vitesse à l'eurythmie : le temps d'exister

Bernard Schéou

► **To cite this version:**

Bernard Schéou. De la tyrannie de la vitesse à l'eurythmie : le temps d'exister : Application au voyage touristique. *Teoros. Revue de recherche en tourisme*, 2007, *Tourisme et solidarité*, 26 (3), pp.15-24. 10.7202/1071002ar . hal-03437910

HAL Id: hal-03437910

<https://hal.science/hal-03437910>

Submitted on 20 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

De la tyrannie de la vitesse à l'eurythmie : le temps d'exister. Application au voyage touristique

Bernard Schéou

Je crois bien que la principale erreur de notre temps, c'est de rechercher en toute chose la vitesse. Non seulement la vitesse use les machines et consomme de l'énergie bien plus qu'elle ne multiplie les produits, ce qui fait qu'elle nous appauvrit, mais aussi elle abrutit les gens, qui seront bientôt conduits, par ce train des affaires, à la stupidité diligente des abeilles.

Alain

Février 2007, nous sommes une dizaine, accompagnés d'enfants et de bébés, en vacances au Vietnam. Nous souhaitons passer quelques jours dans le delta du Mékong afin d'échapper à l'effervescence bruyante et mouvementée de Hô Chi Minh-Ville. Par commodité, nous choisissons de passer par une agence de voyage. Elles sont nombreuses et la concurrence est d'autant plus rude que les circuits sont quasiment identiques d'une agence à l'autre. Après une rapide étude comparative, nous choisissons l'agence dont le programme nous semble privilégier les déplacements en bateau.

À la lecture du dépliant, le programme nous semble alléchant : En trois jours, nous allons découvrir les activités quotidiennes des habitants du « paisible delta », lors « de lentes et de tranquilles promenades en bateau », mais aussi prendre le temps de nous promener en vélo dans un village pour rencontrer les locaux, après un repas chez l'habitant. Le programme est agrémenté de nombreuses visites tout au long des trois jours du circuit : fabrique de caramels, usine à décortiquer le riz, fabrique de papier de riz, fabrique d'encens, fabrique de céramique, marchés flottants, fermes flottantes d'élevage de poissons, pagode avec vue sur la frontière cambodgienne, village Cham et sa mosquée, maison du tisserand, jardin de Bonsaï.

Voilà une première expérience de voyage organisé plutôt éprouvante dans l'ensemble ! C'est que l'essentiel du séjour se passe dans les transports : beaucoup de car, trop de car. Et les visites se font au pas de course. Il s'agit surtout de ne pas être en retard pour l'étape suivante ! Il arrive même que nous n'ayons pas le temps de choisir et d'acheter des souvenirs aux artisans présents. Et comme la taille du groupe (plus de 50 touristes) ne permet pas à tous de suivre les explications livrées par le guide, certains se désintéressent des activités présentées. Les groupes se succèdent en continu, visitent les mêmes fabriques à la queue leu leu devant le regard indifférent ou blasé des employés. Drôle de spectacle pour les habitants que ce défilé de touristes pressés qui passent en courant de peur de s'égarer, de sortir du sentier balisé et du programme prévu...

À la recherche du bateau qui doit nous emmener manger, le chauffeur du car suit une voie d'eau. Nous pouvons laisser nos affaires dans le car. Ce dernier continue par la route pour nous récupérer plus tard. Nous débarquons dans un petit village ; le guide nous montre des vélos que nous pouvons utiliser pour atteindre le lieu du repas « chez l'habitant ». Une dizaine de taxis-motos font la navette pour ceux qui sont récalcitrants à la bicyclette. Plusieurs dizaines de touristes d'un autre groupe sont déjà attablés quand nous arrivons. Drôle de repas chez l'habitant : nous sommes bien dans une propriété particulière, mais qui fonctionne exactement comme un restaurant. Dès le repas terminé, nous devons repartir ; pas le temps pour une promenade en vélo dans les jardins alentours. Le bateau nous attend et, de

toute façon, il n'y a pas assez de vélos pour les quelques 80 touristes présents. À peine arrivés au lieu de rendez-vous avec le car qui va nous emmener à l'étape du soir, nous partons. Pas le temps de visiter la ville comme prévu. Et c'est ainsi pendant trois jours. Heureusement, les moments passés dans le bateau qui avance lentement sur l'eau se font à un autre rythme et nous permettent de nous glisser dans la vie quotidienne des riverains.

En définitive, oubliées les promenades en vélo dans les villages, oubliée la visite du village Cham que nous avons traversé en courant, sans avoir le temps ne serait-ce que de regarder l'architecture particulière en bois des maisons, et pas de rencontres ou d'échanges avec les habitants.

Aussi, sans garder un souvenir totalement négatif de cette première expérience de voyage organisé, il est fort probable que ce soit la dernière.

D'autres voyageurs moins naïfs se renseignent avant de partir en utilisant les nombreux forums en ligne consacrés aux voyages. Ce que fait Brooklynboog (nom de membre sur VoyageForum.com) le 16 novembre 2006¹ :

Une petite question.... Je me demande comment se déroulent les circuits organisés dans le Delta ; passe-t-on bcp de temps sur les bateaux ? A-t-on suffisamment de temps pour visiter ou est-ce que tout est mené au pas de course ? Combien de jours vaut-il mieux choisir : 3 ou 4 ? Tout renseignement bienvenu et merci d'avance !

Rotsaka lui répond le lendemain :

Pour répondre exactement à ta question : La seule et unique fois ou on a fait un tour organisé au VN c'était dans le delta, ça tombe bien, c'est ta question. [Suit le descriptif du séjour.] Au final un bon moyen de voir beaucoup de choses en peu de temps mais évidemment peu de temps pour les rencontres (hormis le guide) et l'impression de passer un peu (très) vite. Si vous avez peu de temps et aimez voyager efficace, les tours vous conviendront. Permet d'avoir une vue succincte facile et rapide du delta. Mais bien entendu, l'idéal, c'est de disposer de plus de temps et de s'immerger en galérant un peu. Un luxe dont peu de monde dispose malheureusement.

La réponse de Rotsaka est éloquente ! Le voyage organisé, c'est le voyage efficace, le temps est optimisé : c'est le taylorisme appliqué au tourisme. Paradoxe ? Pas tant que cela. Car, aujourd'hui, la maxime de Benjamin Franklin qui remonte à 1748, « le temps c'est de l'argent », est plus que jamais d'actualité et ce, quelle que soit l'activité humaine, même celle qui, du moins en apparence, semble être la plus éloignée de ce qui caractérise le monde du travail. L'optimisation économique et temporelle a colonisé l'ensemble de nos vies et de nos activités, y compris touristiques. Mais il est possible de proposer une offre touristique qui s'inscrive en opposition au règne généralisé de la vitesse et de l'instantané, offrant par là la possibilité aux touristes de trouver le temps d'exister à travers une véritable cure de désintoxication de vitesse.

Le tourisme à l'heure de la vitesse et de l'immédiat

– Dites-moi... pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous ? Il me dit :
– Parce qu'ils le sont !

Raymond Devos, *Où courent-ils ?*

Avant d'étudier les conséquences sur le secteur du tourisme de cette tendance profonde des sociétés modernes à l'agitation dans un mouvement qui s'accélère et paraît inéluctable, il nous semble important de nous « arrêter » quelques instants sur les raisons de ce culte de la vitesse et de l'urgence qui nous anime.

De la vitesse et de ses conséquences

Lorsqu'il n'est pas pressé par ses besoins, il l'est du moins par ses désirs ; car parmi tous les biens qui l'entourent, il n'en voit aucun qui soit entièrement hors de sa portée. Il fait donc toutes choses à la hâte, se contente d'à peu près et ne s'arrête jamais qu'un moment pour considérer chacun de ses actes. Sa curiosité est tout à la fois insatiable et satisfaite à peu de frais ; car il tient à savoir vite, beaucoup, plutôt qu'à bien savoir. Il n'a guère le temps et il perd bientôt le goût d'approfondir. (Tocqueville, 1986, cité dans Aubert 2003 : 273)

Auriez-vous deviné à la lecture de ce portrait qu'il date de 1831 ? Assurément pas, tellement il est criant d'actualité. Pourtant, c'est bien Alexis de Tocqueville qui en est l'auteur à la suite de son voyage en Amérique au XIX^e siècle. Il faut dire que nous n'avons jamais tenu compte des mises en garde des nombreux penseurs visionnaires qui tentaient de nous alerter sur les conséquences de cette « extase de la vitesse » (Kundera, 1995). Johann W. von Goethe, dès 1825, « critique de manière prophétique l'emprise moderne de la science et cet âge démoniaque de la vitesse » qu'il qualifie de « vélociférique » (Lacoste, 2000), tandis qu'en 1880 Friedrich Nietzsche observe l'émergence d'une culture « de la précipitation, de l'empressement indécent et transpirant, exigeant que tout soit fait tout de suite » (cité dans Honoré, 2005 : 36).

Pour Jean Baudrillard (2001), la vitesse nous amène au vide :

La vitesse est le triomphe de l'effet sur la cause, le triomphe de l'instantané sur le temps comme profondeur, le triomphe de la surface et de l'objectalité pure sur la profondeur du désir. [...] Triomphe de l'oubli sur la mémoire, ivresse inculte, amnésique. Superficialité et réversibilité d'un objet pur dans la géométrie pure du désert.

Et, pourtant, nous nous glorifions en France du fait que le TGV (train à grande vitesse) vient de battre un nouveau record de vitesse en dépassant les 574 kilomètres / heure. Mais qu'allons-nous faire du temps « gagné » ? Courir encore plus ? Donner libre cours à l'hystérie ambiante ? Nous laisser happer par le tourbillon ? « Vite, vite, il faut que j'arrive le premier, que je sois le plus performant, le meilleur. Je refuse d'attendre, je veux tout, tout de suite. »

Savez-vous que les piétons des grandes villes accélèrent eux aussi ? Plus étonnant encore, nous parlons de plus en plus vite, en comprimant mots et syllabes et en compressant les phrases (Greilsamer, 2007). Nous n'avons plus le temps d'écouter autrui et de le laisser s'exprimer. La télé, la radio et même la presse² sont touchées par cette maladie. Aucune activité ne doit désormais dépasser la dizaine de minutes, que ce soit pour trouver un partenaire amoureux, pour déterminer celui ou celle pour

qui voter³ ou pour regarder sa série préférée⁴. Le succès doit être immédiat : « à peine nées, les nouveautés se périment, et rares sont les fabricants qui ne proposent pas chaque année, au mépris du sens des mots, une 'nouvelle génération'. L'accélération de l'histoire s'accélère donc elle-même, victime de sa propre dynamique. » (Klein, 1995)

Et, surtout, que la moindre parcelle de temps soit remplie d'utilité : il est primordial de ne jamais rester sans rien faire ! Tel Pierre, l'homme pressé de Paul Morand (1941) qui « gâche tout, l'amitié, l'amour, la paternité, par sa hâte fébrile à précipiter le temps », ou le lapin d'Alice au pays des merveilles, nous sommes tous et toujours en retard, à courir, sans savoir où l'on va, après un temps qui passe de plus en plus vite ; pas seulement parce que nous vieillissons, mais aussi parce que notre emploi du temps se remplit sans cesse, plus vite que nous ne pouvons agir, du fait d'un empilement de tâches dont la réalisation est sans cesse interrompue par d'autres tâches, nous obligeant à zapper sans cesse d'activité et à morceler notre journée en une multitude d'instantanés sans consistance, aboutissant à « une arythmie généralisée ». Paradoxalement, plus nous disposons de moyens technologiques perfectionnés nous permettant objectivement de gagner du temps, plus nous en manquons subjectivement (Egger, 2005).

Comment en sommes nous arrivés à cette situation non seulement absurde mais également dangereuse pour l'homme ? Dans leur sagesse proverbiale⁵, les Africains ont parfaitement établi le diagnostic des maux de notre temps. Il existe bien une relation de causalité entre la mesure du temps et l'assujettissement de l'homme à son dictat. Nous avons perdu le temps à partir du moment où nous avons décidé de le mesurer précisément. Avec l'invention de l'horloge mécanique en Europe au XIII^e siècle, le temps mécanique de l'horloge a remplacé le temps naturel qui rythmait les activités humaines en cohérence avec la nature, les besoins physiologiques et psychologiques. Au XIV^e siècle, les villes les plus industrielles équipent les beffrois d'horloge et « le temps des marchands » remplace « le temps de l'église » rythmé par les offices religieux (Le Goff, 1991). Le temps devient urbain, laïc et uniforme, en complet décalage avec les rythmes naturels qui varient selon les saisons. Voilà l'homme désormais obligé de travailler et de manger à heures fixes, de suivre une organisation temporelle qui se restructure autour du travail. Le temps devient lui-même une valeur marchande. Ce phénomène s'accroît encore avec la popularisation de la montre individuelle, l'apparition du premier réveille-matin en 1876, l'harmonisation mondiale des heures en 1884 et l'institution de l'heure universelle en 1911. En 1882, Frederick Winslow Taylor utilise le chronométrage des mouvements des ouvriers pour recueillir de l'information et les croiser, dans le but de faire accélérer les cadences et d'optimiser la vitesse de la production. La plupart des inventions de la révolution industrielle ont pour objectif d'accroître la vitesse, la productivité du travail et les profits économiques. Et le temps d'accroître son emprise sur la vie des hommes, les poussant à tout faire plus vite.

La responsabilité du capitalisme est incontestable : productivisme et consumérisme, à savoir les deux faces complémentaires du système capitaliste, qui supposent que le bonheur réside dans l'accumulation quantitative des biens, exigent de travailler toujours plus et toujours plus vite. C'est un fait que la vitesse est inscrite au cœur même du système capitaliste : les taux de profit dépendent de la vitesse de circulation de l'argent dans l'économie. « Et plus il se dématérialise, pour n'être aujourd'hui plus qu'une impulsion électromagnétique, plus il circule rapidement. » (Egger, 2005) Selon Alain Bihr (2005 :123), cette tyrannie de l'immédiat est instituée

par le capitalisme qui tente d'anéantir son ennemi intime, le temps. Ce dernier, d'une certaine manière, se révolte, car nous n'avons jamais autant manqué de temps qu'aujourd'hui : « dans un monde dont le mouvement semble s'accroître, les outils conçus pour gagner du temps ont pour effet d'accroître la productivité du travail, pas de libérer les travailleurs » (Solnit, 2002 :20). Pour Nicole Aubert (2003 : 24), il en résulte « un individu 'en temps réel', fonctionnant selon le rythme même de l'économie et devenu apparemment maître du temps. Mais l'apparence est trompeuse et, derrière, se cache souvent un individu prisonnier du temps réel et de la logique de marché, incapable de différencier l'urgent de l'important, l'accessoire de l'essentiel. » Et l'on assiste au sein de l'entreprise à un phénomène de compression du temps, des hommes et des compétences,

qui se traduit par la nécessité de faire toujours plus avec toujours moins : faire le plus de choses possibles, dans le moins de temps possible, avec le moins de gens possible et des compétences toujours plus « polyvalentes ». Elles impliquent aussi un envahissement du quantitatif, utilisé désormais pour évaluer aussi bien des paramètres mesurables comme des gains de productivité, des parts de marché ou du temps gagné, que des éléments informels et a priori non « mesurables » comme, par exemple, un climat social. (Aubert, 2003 : 102)

L'individu s'impose un temps abstrait ne correspondant plus à celui de la vie humaine et de ses besoins et, accentuant la rupture avec la Nature née avec le productivisme, néglige son horloge biologique interne qui dépend principalement des mouvements de la Terre. Le prix à payer est donc à la fois écologique (l'épuisement des ressources naturelles pour des besoins économiques se fait à un rythme effréné qui en empêche le renouvellement naturel) et humain.

D'un point de vue social, il existe une menace concernant la cohésion sociale, d'une part, du fait du décalage existant entre l'homme qui réussit à faire face au rythme qu'impose le fonctionnement actuel du monde et celui qui se sent exclu d'un monde qui va trop vite pour lui et, d'autre part, du fait du manque de temps qui ne permet plus d'échanger avec les autres (Godard, 2003). « La déchéance de la durée » génère une perte de lien social qui touche tous les temps sociaux⁶. » (Balandier, 2001)

La démocratie qui suppose la discussion, la rencontre, l'échange et la parole, est menacée par le manque de temps (Solnit, 2002 : 21 ; Huet, 2003 : 80), mais également du fait d'un emmêlement des temps de nature différente (Wolton, 2001). Pour Paul Virilio (1995 : 32-80) sont également en cause les nouvelles technologies de l'information et de la communication qui dissocient complètement l'espace et le temps, permettant de gagner du temps réel sur le temps différé au point de menacer l'existence même de l'objet ou du sujet avec le risque pour nous de ne plus « être là pour personne ».

D'un point de vue individuel, ce temps « malmené refoulé, cherche à faire retour à sa façon » en causant différents types de détérioration de notre santé physique et mentale. Les ouvrages qui en fournissent un inventaire complet sont nombreux (Aubert, 2003 ; Thébaud-Mony, 2007). À partir de son expérience approfondie du monde de l'entreprise, Nicole Aubert (2003 :107-179) dresse un tableau peu reluisant : nous sommes « shootés » en permanence à l'urgence « sorte d'amphétamine de l'action qui permet de vivre plus fort, plus intensément », « lorsque les conditions de l'existence se font trop discontinues, trop hachées », notre comportement s'altère. Les altérations peuvent prendre plusieurs formes plus ou moins graves : on retrouve tous les maux classiques rencontrés dans les situations

de stress comme les migraines, le mal au dos, les insomnies, mais aussi l'irritabilité, la nervosité, « la capacité à se mettre en colère de façon fréquente, injustifiée et imprévisible », la perte de capacités relationnelles, voire l'hystérie. D'autres manifestations sont plus graves : « vieillissement, soudain et prématuré, de certaines personnes, croissance des taux de divorce et, surtout, phénomènes de détérioration mentale et psychologique ». Les pathologies les plus graves sont la dépression, qui constitue alors une attitude protectrice de repli afin que le sujet puisse survivre, et la mort par surmenage que les japonais désignent par le terme de *karoshi*⁷.

En définitive, cette agitation perpétuelle n'est sans doute pas sans relation avec la peur du vide. N'est-ce pas pour éviter de rencontrer le vertige de nous retrouver face à nous-même que nous bougeons sans cesse ? N'est-ce pas pour oublier l'angoisse de notre propre vide, l'angoisse de notre propre mort ? Pour se perdre et s'oublier (Duflo, 2001) ? Pascal (1962 :77) l'avait prévu : « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre ».

Cette prépondérance du présent et de l'instant, de l'immédiat, le sentiment de puissance généré par l'illusion d'ubiquité, l'affranchissement face au temps, nous placent en réalité dans une position « d'insécurité ontologique » (Godard, 2003) tant notre identité en devient « incertaine et fragile » (Aubert 2003 : 21) et nous empêche d'exister, car l'existence comme le projet ne peuvent s'inscrire que dans la durée consciente. Et notre incapacité actuelle à habiter le temps que dénonce Jean Chesneaux (1996) est une incapacité à nous penser et donc à être. Et il est pour le moins paradoxal que c'est au moment même où l'on martyrise comme jamais « les pensées longues »⁸ qu'un concept comme celui de développement durable connaît le plus grand des succès.

Pour Paul Virilio, la vitesse « atteint aujourd'hui une limite qui met en jeu le devenir même de l'être humain et du monde » (Egger, 2005). Face à cette limite, ne serons-nous pas ramenés un jour à la nécessité d'accorder à la chronobiologie l'importance vitale qu'elle revêt pour l'homme et de retrouver « cette vérité que les Anciens désignaient sous le vocable grec de *kairos*, le moment opportun ou l'instant propice, qui dit l'inhomogénéité du temps » (Reinberg, 2001))

Le temps du tourisme

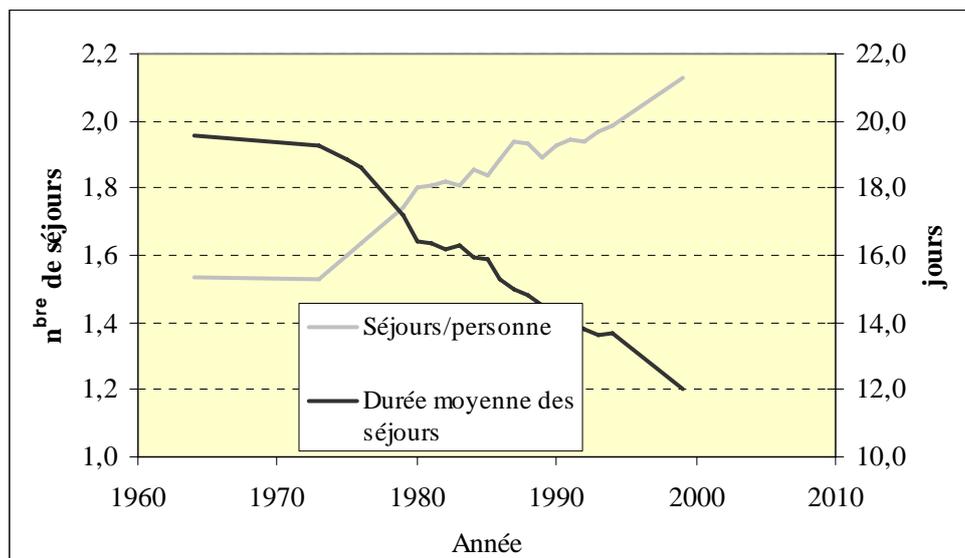
Qu'en est-il du temps des vacances ? Emporté par la vague de vitesse qui déferle sur nos vies, est-il soumis aux mêmes contraintes que celles qui s'appliquent au quotidien ? Il est difficile de répondre de manière catégorique, d'une part parce que les comportements humains sont loin d'être homogènes en la matière, d'autre part parce que nous ne pouvons que constater l'absence flagrante d'études universitaires tant sur le contenu précis des voyages en termes de rythme temporel et de type d'activité réalisé que sur l'adéquation de l'offre des voyagistes avec la demande.

Plusieurs arguments militent en faveur d'une réponse positive. Déjà, la séparation entre temps de travail et temps libre tend à s'estomper pour de plus en plus de salariés, pris au piège des nouvelles technologies de communication qui abolissent l'obligation d'être en un lieu particulier pour travailler. Combien sont-ils à terminer ce qu'ils n'ont pas eu le temps de finir dans la journée ou à préférer s'avancer le soir dans l'espoir de réduire la pression le lendemain ? Quelle est la part de ceux qui ont de plus en plus de mal à s'affranchir de cette pression vécue sur le lieu de travail pendant leurs vacances et à véritablement couper tout lien avec leurs responsabilités

professionnelles ? C'est d'autant plus difficile quand le téléphone portable est à la fois personnel et professionnel. Cette imbrication croissante des différents types de temps associée à la survalorisation du temps et de son utilité pourrait, selon Robert Rochefort (2001), nous amener vers le modèle de l'entrepreneur où chacun, responsable direct de ses compétences et de ses qualifications, utilisera ses vacances, seule période de temps disponible et non fractionné, pour compléter sa formation, approfondir tel apprentissage, lire tel ouvrage professionnel...

Ensuite, la réduction de la durée des séjours touristiques et le fractionnement croissant des vacances viennent renforcer ce premier argument. Ils s'expliquent par l'assouplissement de l'organisation temporelle du travail, auquel s'ajoutent la mobilité croissante et l'accélération du temps propres à notre époque. En France, les enquêtes de l'Institut national de la statistique et des études économiques / INSEE⁹ montrent deux évolutions étroitement liées : le nombre moyen de séjours de vacances par an et par personne augmente, passant de 1,5 dans les années 1965 à 2,1 en 1999, tandis que la durée des séjours diminue de manière quasi symétrique, passant d'une vingtaine de jours en moyenne à une douzaine de jours sur la même période (figure 1).

Figure 1 : Évolution du nombre et de la durée des séjours de vacances



Source : INSEE

Ce fractionnement des vacances s'accompagne également d'une modification dans la répartition des parts des différents moyens de transport en faveur des modes de transport les plus rapides. Ainsi, en France, le train voit sa part diminuer au profit de l'avion, qui devient le deuxième mode de transport, probablement en raison du développement des compagnies aériennes à bas coût. Il s'agit d'arriver le plus vite possible à destination.

Le succès des guides pratiques de la série « aller-retour », dont la maquette est construite pour le « touriste pressé du 3^e millénaire¹⁰ », répondant à son besoin d'efficacité – « 41 informations et conseils, 55 hôtels, 64 restaurants, 44 sorties... » s'inscrit bien dans la tendance actuelle en faveur des séjours éclairés.

Ainsi, le tourisme, au moins dans ses formes les plus répandues, n'échappe pas à cette dictature de la vitesse et de l'impatience. Il y a quelques années, un hebdomadaire français, dans sa rubrique tendance, n'incitait-il pas ses lecteurs à

faire un tour du monde en 80 jours pour 3700 euros (Lopez, 2002) ? L'intérêt de juxtaposer autant d'atmosphères différentes en aussi peu de temps est difficile à concevoir.

Pour Bernard Wallmann, entrepreneur hôtelier,

beaucoup de séjours touristiques sont si stressants de nos jours... Cela commence par une journée d'avion ou de voiture, puis on se précipite pour voir le maximum de sites possible. On consulte ses courriels dans un café Internet, on regarde CNN ou MTV dans sa chambre d'hôtel, on se sert de son mobile pour prendre des nouvelles des amis ou des collègues de travail... et pour finir, on rentre encore plus fatigué qu'on est parti. (Honoré, 2005 : 49)

Dans le cas des circuits touristiques, l'illustration donnée en introduction montre bien comment la mobilité permanente renforce le sentiment de manquer de temps, car, le plus souvent, il s'agit d'en donner au touriste-consommateur pour son argent et de lui montrer le maximum de choses en un minimum de temps. Le risque est grand qu'il ne finisse par ne rien voir ! C'est ce que n'hésite pas à affirmer Frank Michel (2003 : 37) :

À force de vouloir tout voir, le touriste-voyageur ne voit finalement plus rien. [...] trop de voyages tuent le voyage : n'est-ce pas en courant 'sans arrêt' après le temps et dans l'espace qu'on voyage le moins ? La flânerie disparaît au profit... du circuit aussi stressé que pressé, une 'nouvelle' forme de mobilité bien à l'image de nos contemporains. » (*Idem* : 64)

Le responsable d'un voyageur londonien confiait récemment à une journaliste que beaucoup de ses clients lui avouaient qu'ils trouvaient dommage de ne pas avoir suffisamment de temps pour échanger avec les locaux et de ne pas pouvoir expérimenter leur mode de vie (Chan, 2007).

L'ensemble de la manière dont le tourisme est structuré – rythme temporel, organisation spatiale des hébergements et des transports – amenait Edgar Morin à dire que, dans le fond, le tourisme est conçu pour empêcher les gens de se rencontrer. La vitesse appliquée au tourisme pose donc avec acuité la question de la possibilité de la rencontre, aussi bien avec le lieu qu'avec ses habitants.

En définitive, on peut se demander s'il est réellement possible d'envisager le temps des vacances comme un temps de rupture pendant lequel on parvient à oublier la pression quotidienne de l'urgence. Le monde actuel ne nous renvoie-t-il pas en permanence à l'obligation de ne pas perdre de temps ? Sans doute, mais certains résistent à ces multiples pressions temporelles.

La lenteur, condition d'un véritable tourisme équitale et solidaire

La lenteur ne signifie pas l'incapacité d'adopter une cadence plus rapide. Elle se reconnaît à la volonté de ne pas brusquer le temps, de ne pas se laisser bousculer par lui, mais aussi d'augmenter notre capacité d'accueillir le monde et de ne pas nous oublier en chemin.

Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*

L'éloge de la lenteur

À l'heure où la vitesse représente la vertu suprême et constitue une condition de succès, la lenteur est considérée comme un handicap¹¹. Pourtant, la vitesse

empêche l'attention aux autres et aux lieux, empêche la perception et les sensations, empêche de penser. Elle est

occupée, autoritaire, agressive, agitée, analytique, stressée, superficielle, impatiente, active et privilégie la quantité sur la qualité. La lenteur est son opposé : calme, attentive, réceptive, immobile, intuitive, tranquille, patiente, réflexive, et préfère la qualité à la quantité. Avec elle, il est question de contacts vrais et profonds – avec les gens, avec une culture, avec le travail, avec la nourriture, avec tout. (Honoré, 2005 : 23)

Ainsi, la sagesse, la sérénité, l'épanouissement exigent « organiquement » de la durée et de la lenteur (Siary, 2000 : 31).

Selon le journaliste Carl Honoré, auteur d'un best-seller intitulé *Éloge de la lenteur*, tout un courant d'opinion résisterait au dictat de la vitesse. En Europe, 16 millions d'adeptes réaffirmeraient les vertus de la lenteur en modifiant leur comportement de tous les jours¹². Les raisons ne se fonderaient pas tant sur une nostalgie des temps passés chère à Pierre Sansot que sur une critique politique et écologique du fonctionnement actuel du monde à laquelle se mêleraient des motivations plus personnelles de préservation de soi par rapport au stress, à la tension et aux contraintes à travers une « reprise en main du temps » (Bauer, 2005 : 26). Selon Ana Bauer, « prendre son temps, ne pas se laisser emporter par le tourbillon de la vie est devenu une aspiration pour beaucoup, et un art de vivre pour certains ».

C'est bien un nouvel art de vivre que défend l'association internationale Slow Food, fondée en 1986 en Italie, qui regroupe aujourd'hui plus de 80 000 membres dans plus d'une centaine de pays. Créée en opposition au développement des fast-foods et aux valeurs d'homogénéisation et de pauvreté gustative qu'ils véhiculent, mais aussi afin de lutter contre notre rythme de vie effréné, elle préconise « la différence des saveurs, la production alimentaire artisanale, la petite agriculture, les techniques de pêche et d'élevage soutenable¹³ ». Son avènement, véritable élément déclencheur pour le mouvement en faveur d'une décélération du temps, fut très vite suivi par la création de l'association Cittaslow qui délivre un label aux villes de moins de 50 000 habitants qui s'engagent notamment à promouvoir un rythme de vie plus lent et à favoriser les relations sociales au sein de la ville (les principes de la charte sont organisés autour de six axes d'action). Une cinquantaine de villes sont labellisées en Italie, une dizaine dans quelques pays européens et deux en Australie.

Le tourisme lent s'inscrit dans la même mouvance. Pour Rafael Matos-Wasem, chercheur suisse, « ce tourisme passe par un comportement différent, un autre rythme de vie autour de la découverte lente, plus profonde et plus vraie, d'un lieu, de ses habitants et de leur culture »¹⁴. Cette forme de tourisme, promue principalement en Suisse en Allemagne et en Belgique, est définie par l'association Mountain Wilderness selon cinq critères : l'enracinement régional, le respect de l'environnement naturel, la qualité des relations humaines, l'authenticité et la satisfaction au niveau des cinq sens. Il s'agit de

prendre son temps et s'immerger dans un lieu donné... vivre en communion avec un lieu, ses habitants et leur culture, seule manière de comprendre le rapport entre la nature et les gens qui l'habitent. La disponibilité est nécessaire pour actionner ses cinq sens, et non la seule vue, pour percevoir l'environnement. Cela implique, entre autres, de modérer sa vitesse de déplacement. » (Matos-Wasem, 2004 : 48)

Cette réduction de la vitesse de déplacement suppose de privilégier les modes doux comme le vélo ou la marche. De nombreuses initiatives sont nées autour de la question des transports, en particulier en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans

certaines communes qui bannissent la voiture individuelle et privilégient les transports en commun et l'énergie électrique et où le transport des bagages est assuré de la gare au lieu d'hébergement.

L'hebdomadaire américain *Newsweek*, dans un numéro récent, consacrait sa une et un dossier d'une trentaine de pages au tourisme lent : « Pourquoi le nouveau mantra du voyageur d'aujourd'hui est de bouger moins pour en voir plus ? ». Le magazine prédit la fin des forfaits de type dix villes en dix jours et qualifie le tourisme lent de « nouvelle façon populaire de voyager » (Foroohar et Underhill, 2007). Les touristes seraient désormais plus intéressés à errer dans un coin perdu à la rencontre des locaux qu'à « traverser superficiellement 20 pays en 20 jours ». Le journal donne l'exemple du fondateur d'une société de développement durable parti pour un périple en n'utilisant que des moyens de transport terrestres et celui d'un expert londonien en développement qui a décidé de ne plus partir en vacances en avion, ce qui l'amène, lui et sa famille, à partir à proximité de Londres, par exemple en Écosse, en prenant des trains de nuit, le déplacement lui-même devenant une part essentielle du voyage. Mais peut-on pour autant qualifier le tourisme lent de populaire ? Au sein de l'industrie du tourisme, cela reste un phénomène marginal.

La focalisation sur le terme de lenteur ne signifie pas qu'il faille automatiquement aller lentement à tout moment et pour toutes les activités humaines. Mettre l'accent sur la lenteur est davantage un moyen pour les promoteurs du mouvement de nous amener à réfléchir et à nous désintoxiquer de la vitesse, tout comme l'emploi du terme « décroissance¹⁵ » est davantage une tactique des objecteurs de croissance afin de nous sevrer de la croyance selon laquelle le bonheur et l'épanouissement passent nécessairement par l'accumulation quantitative des richesses et des biens. Les deux concepts entretiennent d'ailleurs des liens étroits. Comme l'importance prise par la vitesse dans nos vies trouve son origine au cœur du processus capitaliste, lui résister c'est nécessairement remettre en cause ce processus, et réciproquement.

En réalité, les auteurs sont unanimes pour dire que l'important est de trouver le bon rythme, celui qui est adapté à l'activité, au moment et au lieu. Plutôt que de lenteur, ne serait-il pas préférable de parler d'eurythmie¹⁶, terme grec qui signifie le bon rythme, le rythme juste, et qui évoque l'équilibre et l'harmonie ?

Et si le tourisme est un ensemble de pratiques d'agrément, situées dans un espace temps particulier, l'espace-temps du hors-quotidien¹⁷, alors le véritable voyage touristique n'est-il pas celui qui passe par le fait de s'arrêter de courir pour enfin percevoir, pour enfin exister, pour retrouver l'étonnement, la créativité et l'imagination¹⁸ ? Et cela peut se faire n'importe où, y compris à côté de chez soi, dans notre monde quotidien « dont il s'agira alors de se désaccoutumer pour le voir autrement et, partant, le découvrir et l'explorer à nouveau » (Urbain, 2003). La romancière Sylvie Germain est du même avis :

Pour qu'advienne authentiquement le temps, il est nécessaire de commencer par s'arrêter, c'est-à-dire de s'étonner devant ce que la force passive de l'habitude nous avait fait croire évident, donc de frapper toute évidence d'inévidence. Alors la plus ordinaire des choses peut se révéler extraordinaire [...] S'arrêter, s'étonner, faire patience, apprendre à contempler le monde avec un regard tactile, démultiplier ses paupières face au visible, accueillir en son ouïe le souffle du silence – telle est l'urgence. Il est temps que notre pensée s'aventure en humble vagabonde dans le mystère du temps¹⁹.

Si l'ailleurs peut être à côté de chez soi, choisir de se retrouver plongé dans une culture au sein de laquelle l'alliance de l'homme au temps²⁰ n'est encore point

rompue peut néanmoins aider à prendre conscience de la manière dont son rapport au temps a évolué et à remettre en cause cette évolution.

Retrouver le temps d'exister par le tourisme solidaire

Vivre au rythme d'un village africain, c'est justement ce que propose l'association de tourisme équitable Tourisme et Développement Solidaire (TDS) à ses adhérents :

Voyager avec nous, c'est en premier lieu séjourner au cœur de l'Afrique, celle de ses villages bâtis au milieu des champs de mil, de coton ou d'arachide, à l'ombre des grands arbres de la savane, et partager la vie quotidienne de ses habitants. Mais c'est aussi participer à une aventure humaine exceptionnelle en répondant à l'invitation de communautés villageoises (les Villages d'Accueil TDS) mobilisées autour d'un projet associant tourisme et développement pour faire découvrir à des voyageurs attentifs et solidaires « leur » Afrique, celle de leur terroir, avec son histoire, ses traditions, sa culture, son organisation sociale, ses projets²¹.

L'association propose aux voyageurs de séjourner au sein de communautés rurales des pays du Sud. Le choix, mûrement réfléchi, de proposer des séjours plutôt que des circuits s'inscrit en résistance avec le fonctionnement actuel du monde, basé sur la vitesse. Il implique ténacité et conviction tant il se situe à contre-courant du tourisme actuel comme de ce qui mène nos sociétés. Comment envisager de rester plus d'une semaine dans un village africain ? N'est-ce pas l'ennui assuré ? Comment remplir son emploi du temps ? Dans une remise en question du voyage organisé, Frank Michel (2003 : 35-37) pose les mêmes questions : « Comment occuper nos journées à ne rien faire ? Comment se rendre disponible pour les rencontres fortuites ? Comment s'octroyer le risque d'errer, l'envie de flâner ? » La réponse semble évidente, mais elle est loin d'être facile à mettre en œuvre, car elle passe par un véritable déconditionnement : en oubliant sa montre, en redécouvrant la durée, le temps de l'échange avec autrui, touriste ou villageois, le temps d'imaginer et de rêver, c'est-à-dire, simplement en retrouvant le temps d'exister...

À d'exemple, voici le témoignage éloquent de Sophie, partie en 2004 avec TDS, interviewée par Radio France Internationale :

Le quotidien, c'était, aller voir comment se passe la pêche à la nasse, la pêche en mer, participer à la confection des nasses, voir comment on fait de l'huile de coco, rire avec les femmes qui portent leur bébé et le fait d'être en groupe, d'avoir des traducteurs, c'est-à-dire des guides animateurs qui maîtrisent la langue française, d'avoir des rencontres avec l'infirmier du village ou du dispensaire, l'instituteur ou le directeur d'école, le chef du village, c'est des moments vraiment privilégiés et je dirais qu'en voyageant seule, ces moments-là sont plus difficiles à trouver que quand c'est déjà organisé et malgré tout, on garde le caractère authentique. J'ai trouvé beaucoup de points communs chez les autres voyageurs, ce souci de rencontrer les gens et surtout avec beaucoup de respect, de respect de la culture de l'autre, on a eu des soirées animées à discuter de la polygamie, de contraception et c'était fort. (Dunod, 2004)

Si la problématique temporelle est peu mise en avant par les voyageurs lorsqu'ils sont interrogés sur leur choix de partir avec TDS, celle de la rencontre l'est beaucoup plus. Les raisons évoquées par les voyageurs peuvent se répartir en deux ensembles (tableau 1). Le premier, qui compte pour plus de la moitié des raisons évoquées, porte sur la forme de tourisme particulière que propose l'association. Et c'est la chance de rencontrer et d'échanger avec les habitants locaux qui arrive en tête des motifs. Les autres éléments évoqués sont tous plus ou moins liés à cette

possibilité d'échange. Ainsi, vivre parmi et comme les habitants favorise la rencontre tout comme le fait de prendre son temps et de rester en un même endroit. Les autres raisons citées sont un petit peu différentes, mais toujours données en complément de l'un des deux premiers motifs.

Tableau 1 : Raisons du choix de TDS exprimées par les voyageurs

Une autre forme de tourisme		51 %	L'Afrique	17	17 %
La rencontre et l'échange	16	16 %	La dimension solidarité		23 %
Vivre avec les habitants	14	14 %	La solidarité	9	9 %
Vivre comme les habitants	4	4 %	Le développement du village	8	8 %
Prendre son temps	4	4 %	Être utile, aider le village	4	4 %
Découvrir de nouveaux modes de vie	4	4 %	Les habitants acteurs du développement	1	1 %
Rester en un même endroit	3	3 %	Le tourisme équitable	1	1 %
Éviter le voyeurisme	2	2 %	La philosophie TDS	10	10 %
Approche authentique des réalités locales	2	2 %			
Partir avec des voyageurs sensibilisés	1	1 %			
Éviter le tourisme de masse	1	1 %			
Voyage en petit groupe	1	1 %			

Source : enquête satisfaction 2002 menée par TDS auprès des voyageurs à leur retour

Le second ensemble représente presque le quart des raisons citées et sont évoquées, en tête, la dimension solidaire de cette forme de tourisme et l'objectif que s'est fixé l'association, à savoir de contribuer au développement des villages. Enfin, remarquons que l'Afrique est citée à 17 reprises et la philosophie ou l'esprit de TDS, à dix reprises, plutôt par des anciens voyageurs dans le second cas.

Si avant le départ près d'un quart des voyageurs associent l'Afrique noire à des images de pauvreté, d'abandon, de violence ou de misère alors qu'un tout petit nombre l'associe à des images plus festives comme la danse, la musique, la chaleur, les couleurs, l'appréciation au retour est quasiment toujours positive, principalement en raison de l'intensité des relations nouées avec les villageois, les artisans, l'équipe d'accueil, leur disponibilité, leur chaleur, leur gentillesse (62 % des citations en réponse à la question qu'avez-vous apprécié lors du séjour ?). Les visites constituent également l'une des satisfactions majeures des voyageurs (23 % des citations). Ceux qui avaient une image plutôt négative de l'Afrique repartent ainsi avec une impression différente, un tiers exprimant de l'estime et/ou de l'admiration pour les villageois. « J'avais une vision de l'Afrique, misérabiliste mais il y a beaucoup plus de joie que ce que je croyais, surtout au niveau des enfants. Et il y a une certaine douceur et une retenue aussi [...] ce voyage apporte l'humilité par rapport à nos préjugés d'européens » confie un voyageur TDS à Nadège Chabloz qui a consacré son mémoire de troisième cycle universitaire à la rencontre²². Une autre participante est frappée par le calme, l'absence de stress, le temps consacré au repos : « ils prennent le temps de vivre » constate-t-elle (Chabloz, 2004 : 56-57). La plupart appréhendent le retour en France. Une voyageuse précise :

le retour va être terrible, en France les gens sont fermés, méchants, quand on revient de vacances, on est malade pendant un mois, on est déprimé [...] Chez nous, c'est le développement à outrance. Il faudrait que ça cesse, on travaille trop, on produit trop, on mange trop et on n'a vraiment pas besoin de toutes ces choses-là. (*Idem* : 181)

Toujours selon Nadège Chabloz, ce séjour en transforme certains, au point qu'ils modifient leur comportement une fois revenu en France, « plus particulièrement en ce qui concerne leur rapport à l'autre, mais aussi à la consommation de biens matériels et immatériels ». Ainsi une voyageuse est devenue plus sociable et affirme « il y a une sorte d'*a priori* négatif vis-à-vis des inconnus qui s'est estompé, comme si l'autre n'était plus mon ennemi, comme si ça me faisait moins peur de rencontrer » ; tandis qu'une autre confie qu'elle allait désormais prendre son temps au lieu de courir toute la journée. En outre, plusieurs voyageuses surveillent leur consommation d'eau après leur retour (*Idem* :181-182).

Les conditions de séjour, simples (les voyageurs vivent dans les mêmes conditions que les villageois²³ : pas d'eau courante ni électricité, soit douche à la calèche et lampe à pétrole), favorisent l'eurythmie et permettent de se glisser dans un rythme temporel qui nous convient physiologiquement et psychologiquement. Bien sûr, il n'est pas facile de se désintoxiquer de nos modes de vie et peu y parviennent au-delà de la durée du séjour. C'est que « changer de lieu et de climat ne suffit pas, il importe de changer de temps et de mentalité », ce qui est autrement difficile (Michel, 2003 : 64).

Il n'en demeure pas moins que cette plongée au cœur d'un autre rythme temporel, l'exemple des villageois à travers leur disponibilité (qui suppose du temps) vis-à-vis des touristes, la richesse de leur relations sociales, leur mode de vie adapté à leur environnement, montrent aux voyageurs qu'il est possible d'adopter un rapport au temps – et par conséquent aux autres et à la Nature – différent. Et cette possibilité reste imprimée en eux et peut resurgir à tout moment.

Si le rapport au temps n'est que peu évoqué spontanément dans les appréciations des voyageurs à leur retour, il est évident que, indirectement et même inconsciemment, en répondant « chaleur humaine et = richesse des relations sociales », c'est bien de temps dont ils parlent. Car le rapport au temps conditionne les relations sociales. Comme l'affirme Georges Balandier (2001), « les voyageurs d'autrefois ont souvent marqué leur incompréhension et leur agacement du temps perdu lors des palabres africaines ; ils méconnaissaient sottement ce qui était en jeu : le maintien des liens sociaux par la lente décision argumentée recourant aux références de la tradition ».

S'il est beaucoup question de rencontre dans les appréciations des voyageurs, je ne crois pas qu'il faille être naïf sur la réalité de cette rencontre pour autant. Mais la véritable rencontre est-elle possible ? Une rencontre ne se base-t-elle pas toujours sur un ou plusieurs malentendus²⁴ ? Ce qui n'empêche pas « d'œuvrer assidûment à ce que cesse la réduction de l'autre à soi » afin de favoriser la possibilité d'une rencontre authentique (Michel, 2002).

Le choix de TDS de proposer des séjours est un choix atypique, y compris parmi les associations de tourisme équitable et solidaire²⁵, dont la quasi-totalité de l'offre est constituée de circuits itinérants. C'est un choix courageux car il s'oppose à la demande touristique actuelle qui privilégie les courts séjours itinérants. Mais il découle directement du positionnement éthique et des objectifs que TDS s'est assignés. L'objectif c'est le développement, c'est-à-dire l'amélioration des conditions de vie des communautés rurales partenaires. Pour l'association, le développement résulte autant de l'échange et des liens qui se nouent entre partenaires impliqués dans le projet et entre voyageurs et villageois que des infrastructures ou des projets financés avec les bénéfices de l'activité touristique. Or, un tourisme de passage, même solidaire et équitable, ne permet pas véritablement l'échange. Ne reste alors

dans ce cas que l'aspect « bénéfiques de l'activité touristique ». Et même, le financement de projets de développement est rendu problématique et moins efficace par l'éparpillement des personnes impliquées dans l'activité touristique de circuit itinérant.

En mettant l'accent sur le lien social, par le choix d'être une association à but non lucratif au fonctionnement démocratique, de s'investir dans une action d'utilité sociale en faveur de partenaires démunis, TDS se situe résolument dans le secteur de l'économie sociale et solidaire tel que le définit Guy Neyret (Neyret, 2006 :14-15), en application de la doctrine politique du solidarisme théorisée par le politicien radical français Léon Bourgeois (1851-1925), auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet.

Le développement ne se décrète pas. Pas plus qu'il ne s'impose de l'extérieur. C'est un mouvement intérieur à la communauté, l'expression d'une volonté propre. Le développement dépend donc complètement de la relation qui se noue entre les partenaires et du regard que chacun pose sur l'autre. C'est pour cette raison que le développement ne peut naître que d'une relation équitable, expression de la solidarité entre les hommes, mais au sein de laquelle chacun est acteur et responsable de son propre développement. Or, nouer de telles relations suppose non seulement de s'adapter mutuellement au rythme temporel du partenaire, mais exige aussi énormément de temps. Le fonctionnement associatif est également chronophage et sort complètement du cadre de la rentabilité des activités économiques classiques.

Une véritable activité de tourisme équitable implique donc de s'inscrire dans le long terme, de réhabiliter les pensées longues chères à Michel Serres (1990), d'adopter une autre conception du temps, expression d'un autre rapport au monde, qui ne peut s'appliquer de manière sélective, mais se retrouve tant dans le fonctionnement interne d'une association et les relations qu'elle noue avec ses partenaires que dans les produits touristiques qu'elle propose.

La remise en cause du fonctionnement inéquitable du monde passe également par la remise en cause de notre rapport au temps et, au-delà des effets positifs sur le développement des communautés partenaires, si les voyageurs reviennent transformés, prêts à l'eurythmie, cela participe également de la remise en cause du fonctionnement technico-économique du monde moderne.

Bernard Schéou est maître de conférences à l'Institut Jacques Maillot de l'Université de Perpignan Via Domitia.

Bibliographie

- Aubert, Nicole (2003), *Le culte de l'urgence, La société malade du temps*, Paris, Flammarion. 375 p.
- Balandier, Georges (2001), « Des vies piétonnes », *Nouvel Observateur*, hors série, p. 60-61.
- Baudrillard, Jean (2001), « L'œil du cyclone », *Nouvel Observateur*, hors série, p. 90.
- Bauer, Ana (2005), *L'individualisation des comportements et des sensibilités : le cas du tourisme*, Paris, Direction du tourisme. 74 p.
- Bihl, Alain (2005), « Capitalisme et rapport au temps, Essai sur la chronophobie du capital », *Interrogations ?*, n° 1, p. 110-124.
- Chan, M. J. (2007). « Capturing the niche », *Newsweek du 14 mai 2007* n° 80-86.
- Chaboz, Nadège (2004), « Tourisme solidaire au Burkina Faso : pratiques et représentations de soi et de l'Autre », Mémoire de diplôme d'études approfondies en anthropologie sociale et culturelle, Paris, École des hautes études en sciences sociales. 199 p.

- Chesneaux, Jean (1996), *Habiter le temps*, Paris, Bayard. 344 p.
- Duflo, Colas (2001), « Courir à tout prix », *Nouvel Observateur*, hors série, p. 36-37.
- Dunod, Ludovic (2004), *Si loin si proche*, Paris, Radio France Internationale.
- Egger, Michel-Maxime (2005), « Pour une économie politique de la vitesse », *Choisir*, n^{os} 547/548, p. 23-27.
- Foroohar, Rana, et William Underhill (2007), « Taking Our Time Off », *Newsweek*, du 14 mai 2007 p. 56-64.
- Godard, Francis (2003), « Une éthique du temps : à la recherche du bon tempo », dans F. Ascher et F. Godard (dir.), *Modernité : la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, L'Aube, p. 29-39.
- Greilsamer, Laurent (2007), « Un si bref état de grâce... », *Le Monde*, 15 mai 2007 Paris.
- Honoré, Carl (2005), *Éloge de la lenteur, et si vous ralentissiez*, Paris, Marabout. 288 p.
- Huet, Armand (2003), « Temps, loisir et démocratie : le rôle des loisirs organisés dans la structuration des espaces urbains et des temps sociaux de la ville », dans F. Ascher et F. Godard (dir.), *Modernité : la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, L'Aube, p. 71-81.
- Klein, Étienne (1995), *Le temps*, Paris, Flammarion. 124 p.
- Kundera, Milan (1995), *La lenteur*, Paris, Folio. 183 p.
- Lacoste, Jean (2000), « L'œil clairement ouvert sur la nature », *Littérature*, n°120, p. 105-127.
- Le Goff, Jacques (1991), *Pour un autre moyen âge*, Paris, Gallimard. 420 p.
- Lopez, V. (2002), « Nos bonnes vacances », Politis, Paris.
- Matos-Wasem, Rafael (2004), « Le tourisme lent contre le bruit et la fureur des vacances », *La Revue Durable*, n° 11, p. 48-51.
- Michel, Frank (2002), *Désirs d'Ailleurs, Essai d'anthropologie des voyages*, Strasbourg, Histoire et Anthropologie. 236 p.
- Michel, Frank (2003), *L'autre sens du voyage, Manifeste pour un nouveau départ*, Paris, Homnisphères. 118 p.
- Morand, Paul (1941), *L'homme pressé*, Paris, Gallimard. 332 p.
- Nadolny, S. (1985). *La découverte de la lenteur*. Paris, Grasset. 361 p.
- Neyret, Guy (2006), « Mises en perspectives des recherches », dans J.-N. Chopart, G. Neyret et D. Rault (dir.), *Les dynamiques de l'économie sociale et solidaire*, Paris, La découverte. 288 p.
- Pascal, Blaise (1962), *Pensées*, Paris, Le Seuil. 434 p.
- Reinberg, Alain (2001), « Un temps pour chaque chose », *Nouvel Observateur*, hors série, p. 68-69.
- Rochefort, Robert (2001), *La société des consommateurs*, Paris, Odile Jacob. 275 p.
- Sansot, Pierre (1998), *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot. 204 p.
- Schéou, Bernard (2003). « Tourisme équitable et solidaire, une expérience de tourisme rural au Burkina Faso », dans R.S. Bousta et F. Albertini (dir.), *Le tourisme durable, Réalités et perspectives marocaines et internationales*, Marrakech, Centre de recherche sur les cultures maghrébines, p. 401-409.
- Schéou, Bernard (2005), *Éthique et Tourisme*, Paris, Conseil national du Tourisme. 450 p.
- Schéou, Bernard (2006), « Commerce équitable, développement durable et décroissance : concepts et pratiques », Communication au 2^e Colloque international sur le commerce équitable, Montréal, juin 2006.
- Schéou, Bernard, et Pierre Martin-Gousset (2004), « L'association Tourisme et Développement Solidaires, quand les voyageurs deviennent des villageois », *Espaces*, 220, p. 38-48.
- Serres, Michel (1990), *Le contrat naturel*, Paris, François Bourin. 191 p.
- Siary, G. (2000), *La voie de la lenteur. La lenteur*, Montpellier, Université Paul-Valéry, p. 31-49.

- Solnit, Rebecca (2002), *L'art de marcher*, Arles, Actes Sud. 629 p.
- Thébaud-Mony, Annie (2007), *Travailler peut nuire gravement à votre santé*, Paris, La Découverte. 290 p.
- Tocqueville, Alexis de (1986), *De la démocratie en Amérique*, tome II, Paris, Folio. 480 p.
- Urbain, Jean-Didier (2003), *Ethnologue mais pas trop*, Paris, Payot. 275 p.
- Virilio, Paul (1995), *La vitesse de libération*, Paris, Galilée. 176 p.
- Wolton, Dominique (2001), « La fuite dans le virtuel », *Nouvel Observateur*, hors série, p. 22-23.

Notes

- ¹ [http://voyageforum.com/voyage/delta_mekong_au_vietnam_D818256/], (consulté le 6 juin 2007).
- ² En témoigne le succès en Europe des journaux gratuits dont les articles, principalement basés sur des dépêches, sont courts et rapides à lire.
- ³ Inspiré du *speed dating* amoureux, une première expérience de *speed dating* politique a été organisée à Bobigny en mai 2007, à l'occasion des élections législatives françaises : dans les deux cas, il s'agit de faire la connaissance du plus grand nombre de personnes dans le moins de temps possible.
- ⁴ Sony prépare la mise sur le marché de la réédition de vieilles séries télé cultes, dont chacun des épisodes sera raccourci à une durée de six minutes.
- ⁵ Un proverbe africain répété à l'envie aux occidentaux affirme : « Vous avez l'heure... nous, nous avons le temps. »
- ⁶ Nicole Aubert évoque le témoignage d'un manager : « Maintenant, on n'a plus le temps d'écouter, de discuter, d'échanger, de parler. Ce lien de communication n'existe plus. Pour que cela marche bien, il faut que les gens aient des liens entre eux. Or, la pression de rentabilité que nous subissons est telle qu'on veut sans cesse gagner du temps pour arriver à remplir ses objectifs [...] Du coup, la communication passe à la trappe. Et comme en plus, la communication, ça ne peut pas se mesurer, eh bien, c'est considéré comme pas important. » (Aubert 2003 : 89)
- ⁷ Le nombre de décès officiel pour ce motif est de plus de 150 en 2005, mais d'autres sources estiment le nombre annuel de morts par surmenage dans une fourchette de 1000 à 10 000 personnes.
- ⁸ Michel Serres (1990 : 57) évoque à ce propos « la pollution culturelle que nous avons fait subir aux pensées longues ».
- ⁹ À partir de l'enquête vacances, volet ajouté tous les cinq ans à l'enquête permanente sur les conditions de vie des Français (EPCV), réalisée annuellement par l'INSEE. Cette enquête porte sur les vacances, les séjours dépassant trois nuitées et sur un échantillon représentatif de l'ensemble de la population française.
- ¹⁰ Selon l'expression du magazine français *Télérama* qui présente l'un de ces guides dans de ses récents bulletins.
- ¹¹ Peu nombreux sont ceux qui parviennent à transformer leur lenteur en atout et à s'imposer socialement : une exception, John Franklin, célèbre navigateur et explorateur anglais ayant vécu au moment même de l'invention de la vitesse et qui, bien qu'étant affublé dès la naissance d'une lenteur qui lui valut toutes les humiliations, a réussi sa vie en développant une attention inégalée qu'il exploita dans de multiples domaines, percevant des changements inaudibles pour les autres. Son incroyable vie est racontée dans Nadolny (1985).
- ¹² Selon un cabinet d'études londonien, cité dans Honoré (2005).
- ¹³ Source : [www.slowfood.com].
- ¹⁴ Ce paragraphe sur le tourisme lent dont une bonne partie s'appuie sur Matos-Wasem (2004 : 48) est repris dans Schéou (2005).
- ¹⁵ Pour une présentation synthétique du concept de décroissance, se référer à la troisième partie de

Schéou (2006).

- ¹⁶ Jusqu'à présent, le terme d'eurythmie a été utilisé en musique, pour désigner un système d'éducation rythmique musical par des mouvements des corps, en médecine, pour désigner un rythme cardiaque normal, ou plus généralement en arts, pour évoquer l'équilibre et l'harmonie d'une œuvre.
- ¹⁷ Définition proposée par l'équipe de recherche sur le tourisme « Mobilités, Itinéraires, Territoires ».
- ¹⁸ C'est la possibilité d'une vie intérieure riche qui permet la créativité et l'imagination. À ce propos, Paul Morand exhorte les hommes à formuler une loi de résistance contre la vitesse, car elle empêche la vie intérieure (Siary, 2000 : 47). Cette vie intérieure se nourrit aussi de la mémoire, dont l'intensité, pour Milan Kundera (1995 :52), est incompatible avec la vitesse ; celui-ci formule une loi reliant la lenteur et la mémoire : « le degré de la lenteur est directement proportionnel à l'intensité de la mémoire ; le degré de la vitesse est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli ».
- ¹⁹ Sylvie Germain, texte publié dans *De temps en temps*, journal édité à l'occasion de la huitième fête du livre de Bron, cité dans Aubert (2003 : 9).
- ²⁰ Pour Georges Balandier, c'est la vitesse qui est à l'origine de la rupture de l'alliance de l'homme au temps. Et pourtant l'alliance avec le temps « aide à construire et à maintenir les identités collectives », tandis que « la mobilité incontrôlée peut déchirer le tissu social. La stabilité le préservant résulte du respect des temps sociaux que la tradition et les usages conformes définissent ». Mais l'Afrique, puisqu'il prend l'exemple de ce continent, n'est pas épargnée par la valorisation du temps : « Ces temps sociaux sont en voie de rapide disparition dans l'Afrique de modernités. [...] Le mouvement et la rapidité deviennent des valeurs désirables ; le temps peut être un instrument des stratégies et il entre dans l'ordre des choses ayant un prix. » (Balandier, 2001)
- ²¹ Source : [www.tourisme-dev-solidaires.com], (consulté en juin 2007). Nous ne présenterons pas ici de manière détaillée l'histoire, les objectifs et l'action de TDS, mais renvoyons les lecteurs intéressés au site ou aux références suivantes : Schéou, 2003 ; Schéou et Martin-Gousset, 2004.
- ²² Nous renvoyons le lecteur intéressé par le sujet à la lecture du mémoire de Nadège Chabloz, complet et très détaillé (2004).
- ²³ L'association tient à ce qu'il n'y ait aucune différence de confort entre les voyageurs et les habitants.
- ²⁴ Nadège Chabloz adopte le point de vue de Franco La Cecla, selon lequel « le malentendu est non seulement inséparable de la rencontre, mais [il] s'en révèle être un élément constitutif ».
- ²⁵ Nous ne rappellerons pas ici les définitions nombreuses et variées du tourisme solidaire et du tourisme équitable et renverrons les lecteurs désireux de compléter leur information à Schéou, 2005.